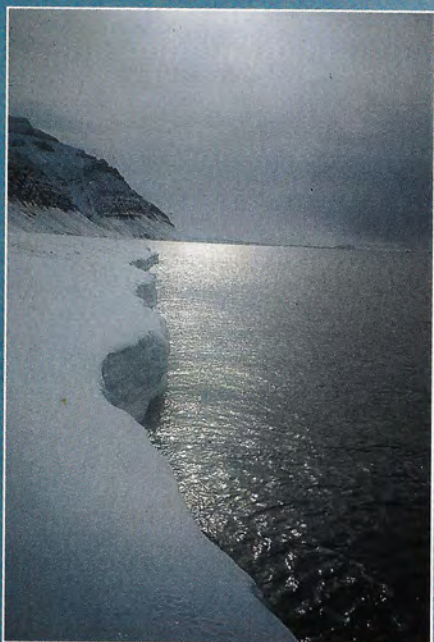


Spitzberg

le rêve polaire

Invitation à un voyage à skis dans un monde tout en gris, bleu et blanc. Silence total, temps suspendu, solitude parfaite ou presque car l'ours n'est jamais bien loin. Dépaysement et grand frisson assurés.



Le Spitzberg désigne en fait l'île principale de l'archipel du Svalbard (terme généralement utilisé à l'étranger pour désigner la région). Un peu plus petit que l'Irlande, à un millier de kilomètres du pôle Nord, le Svalbard est recouvert à 60 % de glace.

L'archipel est sous souveraineté norvégienne, mais comporte deux concessions attribuées en 1920 à l'ex-URSS. En effet, les deux pays ont exploité de riches veines de charbon à Longyearbyen (Norvège), Pyramiden et Barentsburg (Russie). Chaque « ville » comporte approximativement un millier d'habitants. À cette population, il faut ajouter environ 3 000 ours, une dizaine de milliers de rennes, des renards blancs, quelques morses et de nombreux phoques.

◀ La banquise : un pont sur la mer, lorsque le vent ne l'a pas emporté...

Un immense terrain de jeu
pour le skieur-alpiniste. ▶



▲ Sur la calotte polaire. Quelques dizaines de minutes à chaque étape sont réservées à la construction d'un abri en briques de neige. Sécurité pour la tente en cas de blizzard et confort pour le dîner jusqu'à -30°C !

Le sommet a déroulé un tapis de neige étonnamment légère. Un régal après les longues pentes de sastrugis⁽¹⁾ profondes et dures. Avec tact, le vent s'est absenté lui aussi en emportant les nuages. Il fait à peine -15°C . Tout est immobile, silencieux. Nous avons tout notre temps : le soleil ne se couchera pas avant quatre mois...

Ce sommet débonnaire, baptisé mont Newton, n'a rien d'un défi à la gravité, avec ses modestes 1 717 mètres. C'est pourtant le point culminant du pays des « montagnes pointues », le Spitzberg, par

79°N , la latitude du nord du Groenland. Et surtout, quel spectacle ! Autour de nous, la glace a enchaîné chaque relief tel un écrin luxueux. Au sud, nous retrouvons l'immense calotte glaciaire de Lomonosov, d'où nous sommes venus à skis en traînant nos pulkas⁽²⁾. Trois jours de traversée au sein d'une blancheur sans limites ni autres repères que nos ombres. À l'ouest se découpe le massif de l'« Atome », que nous devons franchir pour rejoindre la banquise de l'extraordinaire Widjffjord, un bras de mer gelée de cent vingt kilomètres de long orienté plein nord, telle une piste

d'envol vers le pôle. Par-delà les montagnes au nord, nous devinons même la blancheur de l'océan Arctique.

Nous sommes conscients que ce paysage est vide de toute présence humaine. Depuis notre départ de la base minière de Longyearbyen, il y a presque deux semaines, nous n'avons vu aucune trace d'autres expéditions. Nous voici seuls, merveilleusement seuls. Sommes-nous devenus misanthropes pour goûter à ce point ce sentiment de solitude ? Pour ne pas supporter, au retour vers la civilisation le premier bruit humain (celui, agaçant, d'une motoneige) ? Pourtant, un tel périple en Arctique est avant tout une aventure collective. Nous sommes trois à partager ces moments forts. À une époque où exploiter rime avec solo, l'amitié est le ressort de notre voyage. Loin des autres hommes, nous savourons simplement ici l'impression rare de retrouver le monde à l'état initial.

D'ailleurs, sommes-nous vraiment seuls ? Dans cet univers minéral, la faune arctique surprend par sa vivacité. La plupart des falaises servent de niches à d'innombrables oiseaux de mer : pétrels, mouettes tridactyles, mergules. Aux portes même de la calotte glaciaire, à mille mètres d'altitude et à plus de trente kilomètres des côtes, les derniers nunataks⁽³⁾ bourdonnent encore des cris des oiseaux pêcheurs qui doivent chercher leur nourriture à presque cent kilomètres, là où la mer est

libre de glace. Aux beaux jours, nous les observerons aller et venir de plus en plus nombreux par-dessus la banquise des fjords. Nombre d'entre eux se détournent pour venir nous frôler en rase-mottes, apparemment en quête d'un improbable courant ascendant que nous pourrions créer au milieu de la glace plane. À moins que leur curiosité ne soit simplement piquée par les couleurs vives de nos survestes ? Il faut dire que le monde arctique au printemps est uniformément bleu, gris et blanc. Nous-mêmes sommes très impressionnés lorsque la neige fraîche, irisée par le soleil, scintille exceptionnellement de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Près des côtes, nous rencontrons régulièrement quelques familles de rennes du Svalbard, une espèce trapue à la fourrure épaisse et blanche. Eux aussi viennent parfois prudemment à notre rencontre. Dotés d'une très mauvaise vue, ils s'ap-

prochent à quelques mètres jusqu'à pouvoir nous identifier grâce à leur odorat... et c'est alors la panique. Beaucoup plus prudents, les phoques, allongés sur la banquise, plongent dans leur trou dès que nous nous approchons.

Non, nous ne sommes pas seuls. Une présence invisible et inquiétante accompagne le voyageur dans ce pays. Dès nos premiers pas au sortir de l'avion à Longyearbyen, des affiches nous ont avertis : « Warning, polar bears attack without warning ». L'ours blanc ! Ici les habitants ne sortent pas sans armes. Une femme a été attaquée la semaine précédant notre arrivée. Pourtant, comment ne pas être fasciné par ce magnifique seigneur, ce « superprédateur » comme disent les spécialistes. Par chance, ou peut-être malchance, nous ne verrons jamais l'ours. Mais partout, nous le sentons prêt à apparaître à l'horizon...

ou devant notre tente. Nous croisons souvent ses traces, même au cœur du désert blanc, loin de tout rivage. Un matin, nous tombons sur des empreintes récentes à quelques dizaines de mètres de notre tente. Un ours est passé là pendant notre sommeil. Nous l'imaginons, croquant dans les duvets : « miam, c'est fourré... ». Il devait avoir mieux à faire que nous rendre visite. Tant mieux.

Gravir le mont Newton n'était que l'objectif d'un jour. Ici, pas de réel but à atteindre ni de sommet à conquérir. Nous déambulons de banquise en glacier, de calotte en arête, sans alibi. Nous sommes venus retrouver les sensations si souvent décrites par nos illustres prédécesseurs : explorer un monde vierge, découvrir les mille formes de la glace, la lumière de l'Arctique et aussi son froid brûlant. Nombreux sont ceux qui, comme nous, ont rêvé sur

Avant de partir :

Voyager au Spitzberg est soumis au contrôle du « Gouverneur du Svalbard », représentant le Royaume de Norvège. Dans les faits, il est surtout exigé une assurance couvrant les frais de recherche et de secours selon des garanties fixées par l'administration.

Le port d'un fusil de gros calibre est fortement conseillé pour se protéger contre les ours. Nous avons pu en louer chez le concessionnaire de moto-neiges à Longyearbyen (G. Paulsen, qui vend par ailleurs du carburant pour les réchauds). À noter que l'ours est totalement protégé, et qu'il ne faut tirer qu'en cas de légitime défense. Pétards et fusées peuvent éloigner les ours simplement curieux.

Pour plus de sécurité, on peut louer une balise satellite de type Sarsat. En France, le plus simple est de s'adresser aux établissements spécialisés dans l'équipement de secours pour voilier.



◀ Un nunatak : des roches sédimentaires érodées par la glace.



▲ Lorsqu'un glacier rejoint la banquise, une falaise de glace s'étend sur plusieurs kilomètres. De temps à autre, un fracas épouvantable trouble le silence : le front avance.

les récits de Shackleton, Paul-Émile Victor ou Jean-Louis Étienne. Beaucoup ont approché le rêve, lors d'une promenade à skis de fond ou à l'aube d'une ascension. Peu ont eu l'occasion de le vivre. « On se croirait dans le Grand Nord ! », disait-on, parfois, complices, dans les Alpes. Cette fois, nous y sommes. Ne reniant pas nos origines alpines, nous apprécions, à leur juste valeur, les pentes de neige immaculées sur lesquelles nous laissons nos meilleures traces de godille... enfin si l'on appelle godille les mouvements que nous parvenons à faire, les chevilles non tenues.

La littérature arctique raconte des voyages interminables, des explorations dramatiques pleines de souffrances et de sacrifices. À notre époque, les terres polaires semblent encore réservées aux puissantes organisations gouvernementales ou à quelques aventuriers dûment sponsorisés.

Pourtant, de nombreuses régions comme le Spitzberg sont devenues accessibles à moindre coût. En outre, les balises satellites offrent une sécurité d'un nouveau type. Certes, les dangers ne doivent pas être occultés : crevasses, banquises, ours, etc. La rigueur du climat sera toujours à prendre au sérieux. Mais grâce aux matériaux modernes et à quelques rudiments techniques – car le froid, c'est technique –, un voyage comme le nôtre peut s'effectuer avec un minimum de risques et même un certain confort.

Loin des souffrances des premiers explorateurs, sans rien faire qui ne mérite le titre d'exploit, nous avons trouvé au Spitzberg du plaisir et un rêve. Le rêve polaire. ■

- (1) Sillons de neige dure créés par le vent.
- (2) Petit traineau individuel.
- (3) Roche isolée émergeant de la glace.



▲ Au pied du glacier Von Port, au fond du Isfjord.

▼ Surprise au retour. La débâcle a commencé, il faut contourner les fjords sous le regard goguenard des phoques qui nous suivent à la nage.



◀ Vingt-deux jours, 22 camps, mille paysages.

Pour en savoir plus :

- *Spitzberg, l'archipel du Svalbard*, Gérard Bodineau. Éditions DMI-GNGL, 1994.
- *Ski Nordique*, Marc Breuil. Éditions Denoël, 1989.
- *En voyage au Spitzberg, terre polaire*, Christian Kempf. Éditions de l'Est, 1992.
- *Faire sa trace... Loin des pistes*, Jacques Rouillard. Édition DMI, 1992.
- Et pour les rêveurs :
- *La prodigieuse histoire des pôles*, Paul-Émile Victor, Nathan, 1974.

